

INVASION 1914
Du Plan Schlieffen à la
Bataille de la Marne

Ian Senior

Chapitre 4 : La Bataille de Charleroi

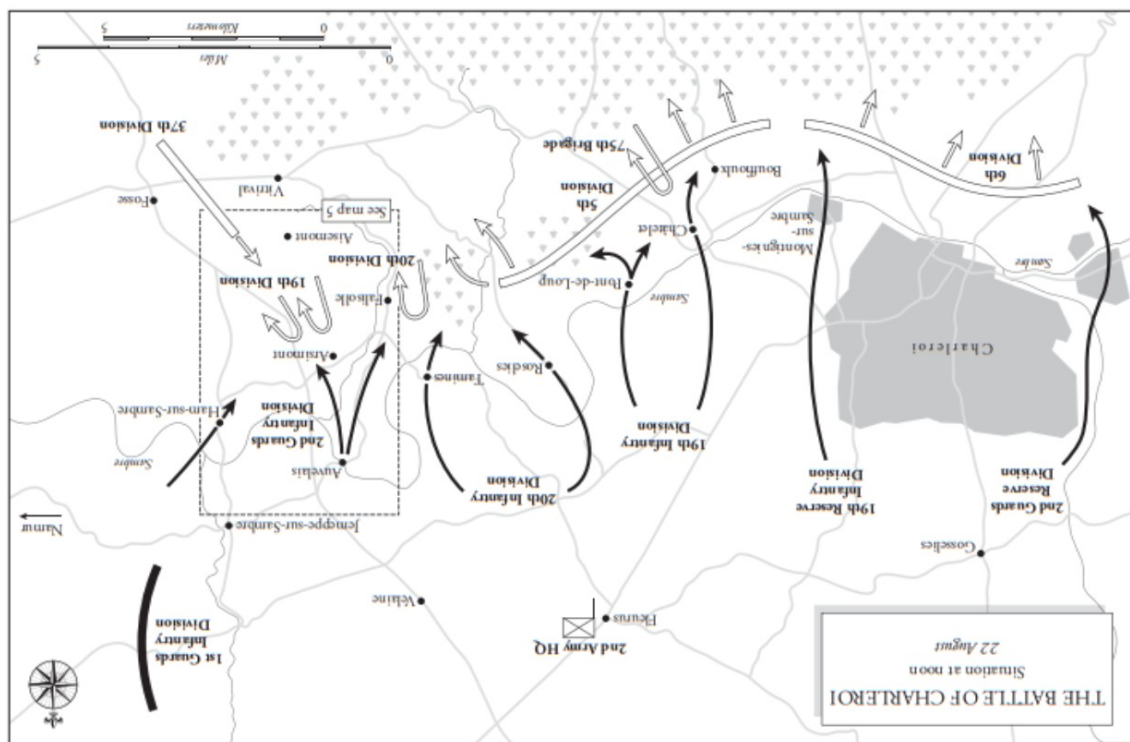
21 août : La 2^e Armée allemande établit des têtes de pont sur la Sambre

À l'aube, les avant-gardes de la 5^e armée française et de la 2^e armée allemande sont à moins de 12 miles l'une de l'autre et séparées les unes des autres par la vallée de la Sambre. Bien qu'encouragé par Joffre à avancer, Lanrezac décida d'attendre plusieurs jours pour laisser le temps à ses voisins d'atteindre son niveau et de couvrir ses flancs (les Anglais à gauche et la 4^e armée à droite) et à toutes ses unités d'arriver. (Le groupe de divisions de réserve de Valabrègue, le XVIII^e corps et la 51^e division de réserve étaient à au moins une journée de marche de la Sambre.) Entre-temps, comme il n'était pas certain de la force de l'aile droite allemande, il prit des précautions contre une éventuelle attaque surprise. En raison de son caractère très industrialisé, la vallée de la Sambre, à l'ouest de Namur, était totalement inadaptée à la défense. Flanquée des deux côtés de pentes escarpées, la rivière fortement polluée serpentait, faisant souvent demi-tour en grandes boucles dont chacune entourait un village. Le fond de la vallée était occupé par une masse dense et confuse d'usines, d'entrepôts et d'habitations dont les murs de briques étaient noircis par les résidus accumulés de fumée et de poussière. Il serait impossible de défendre la ligne de la rivière contre une attaque déterminée en raison des champs de tir restreints, des nombreuses approches couvertes et du grand nombre de ponts, de viaducs ferroviaires et d'écluses, qui ne pouvaient pas tous être gardés en force. (Il y avait plus de 60 ponts dans le secteur de 12 miles entre Charleroi et Namur, dont huit dans le seul village d'Auvelais.) De plus, l'appui de l'artillerie serait difficile depuis le bord du plateau puisque la trajectoire plate des canons de campagne français (les fameux soixante-quinzaines ou canons de 75mm) les empêcherait de toucher des cibles au fond de la vallée, contrairement aux obusiers lourds allemands aux tirs plongeants. Dans les instructions qu'il donne à ses commandants de corps, Lanrezac explique comment ils doivent réagir si les Allemands attaquent :

« Ne laissez à aucun prix les troupes se précipiter en avant pour rencontrer l'ennemi au fond de la vallée. Attendez l'attaque en haut des pistes, en rase campagne, là où nos canons de 75 mm peuvent être les plus efficaces. Ne passez aux contre-attaques locales qu'après délibération, après avoir clairement brisé les attaques... Quant aux avant-postes sur les ponts de la Sambre, ils sont simplement là pour tirer la sonnette d'alarme. »

Ainsi, lorsque les III^e et Xe corps arrivèrent dans la région dans la soirée du 20 août, ils poussèrent en avant de fortes avant-gardes jusqu'aux hauteurs boisées surplombant la rivière et envoyèrent de faibles avant-postes dans la vallée pour occuper les ponts et surveiller l'ennemi.

À ce moment-là, l'aile droite allemande avait presque terminé le mouvement de rotation qui l'amènerait face au sud, parallèlement à la Sambre et sur une trajectoire de collision avec les Français. Sur la droite, la 1ère armée s'approchait de la zone industrielle autour de Mons, ignorant que les Britanniques n'étaient qu'à quelques kilomètres au sud et avançaient dans leur direction. Sur la gauche, la 3e armée de Hausen ne devait pas atteindre la Meuse au sud de Namur avant le soir du 22 au plus tôt et Bülow décida donc de marquer le pas jusqu'à ce qu'ils soient en place et aussi de laisser le temps à la 14e division d'infanterie et au Xe corps de réserve de rattraper le reste de sa propre armée. (Ils avaient le plus de chemin à parcourir parce qu'ils étaient à l'extérieur du mouvement de rotation.) Ainsi, le matin du 21, il ordonna au général von Winkler et au général von Emmich, respectivement commandants de la 2e division d'infanterie de la Garde et du Xe corps, de s'arrêter avant d'atteindre la Sambre et d'envoyer des patrouilles de cavalerie et de cyclistes pour reconnaître la vallée et la région au sud. Cependant, lorsqu'ils se rendirent compte que les ponts n'étaient que faiblement tenus par les avant-postes ennemis, ils décidèrent indépendamment de les capturer avant qu'ils ne soient renforcés. En début d'après-midi, leurs avant-gardes se mettent donc en route vers la rivière, le Xe corps à droite vers le secteur Tamines-Charleroi et la 2e division d'infanterie de la Garde à gauche vers le secteur Auvelais-Ham-sur-Sambre. La 1ère division d'infanterie de la Garde à l'extrême gauche a été échelonnée en arrière pour se couvrir contre une attaque en direction de Namur et n'a donc pas pris part aux combats qui ont suivi.



En début de soirée, le Xe corps avait traversé la rivière en deux points. Sur la droite, la 19e division d'infanterie a chassé les Français de Roselies et a établi une tête de pont peu profonde tandis que sur la gauche, la 20e division d'infanterie a capturé le pont de Tamines mais a ensuite été immobilisée par des tirs de fusils et de mitrailleuses malgré l'utilisation d'otages civils comme boucliers humains. À la tombée de la nuit, ils abandonnèrent leur tentative et déversèrent leur colère et leur frustration sur les habitants, dont ils tirèrent certains à coups de balai ou à la baïonnette dans une démonstration de barbarie qui était un avant-goût du massacre qui eut lieu le lendemain.³ Pendant ce temps, l'avant-garde de Winkler, le régiment Königin Augusta, rencontra une forte opposition à Auvelais et fut renforcée par le régiment Kaiser Franz, son régiment jumeau de la 4e brigade d'infanterie de la Garde. En même temps, Winkler remit le commandement de toutes les

troupes d'Auvelais au commandant de la brigade, le général von Gontard, et lui ordonna d'établir une tête de pont dans la péninsule formée par la grande boucle de la rivière autour d'Auvelais. Après une lutte de plus en plus inégale, les défenseurs furent contraints de battre en retraite pour éviter d'être coupés par les unités du régiment Franz qui traversaient la rivière par le viaduc ferroviaire non défendu à l'ouest du village. Alors que les pionniers allemands commençaient à réparer le pont routier endommagé et à construire un pont flottant à proximité, Gontard réorganisa les unités très dispersées en deux groupes de combat sous les ordres de l'Oberst von Roeder, le commandant du régiment Franz, et de l'Oberstleutnant von Walther, le commandant du régiment Augusta, et donna l'ordre de commencer l'avance à 17h00.

De la périphérie sud d'Auvelais, le terrain s'élevait abruptement sur plusieurs centaines de mètres jusqu'au village d'Arsimont et au hameau voisin de Haut-Batys sur les hauteurs près du bord du plateau. Bien qu'il s'agisse d'une campagne ouverte, il y avait de nombreux signes d'industrie à l'est de Haut-Batys, y compris plusieurs grands terrils et des groupes isolés de bâtiments de fosse avec des noms tels que Fosse St Albert, Fosse No 1 et Fosse No 2. Bien que le groupe de Roeder ait rencontré très peu de résistance et ait atteint ses objectifs dans l'heure qui a suivi le départ, le groupe de Walther, sur la gauche, a été frappé par deux attaques violentes en succession rapide, qui ont infligé un grand nombre de pertes.⁴ La première d'entre elles, qui a été menée par un bataillon de la 70e RI (les deux autres avaient formé les avant-postes de Tamines et d'Auvelais) a été surmontée avec une relative facilité, mais la seconde, qui eut lieu environ une demi-heure plus tard, alors que la lumière commençait à décliner, fut une affaire beaucoup plus sérieuse, menée par l'ensemble de la 71e RI. D'après les ordres de ce dernier, le IIe bataillon de gauche doit s'emparer de Tamines, le 1er bataillon au centre d'Arsimont et le IIIe bataillon de droite Haut-Batys et la fosse n° 2. Après la prise d'Arsimont et de Haut-Batys, les 1er et IIIe bataillons devaient continuer à descendre la colline, capturer Auvelais et repousser les Allemands de l'autre côté de la rivière. L'attaque devait commencer à 19h30 et serait signalée par le premier coup de canon.

Lorsque les patrouilles alertèrent Walther de l'approche de l'ennemi, il décida de devancer leur attaque en passant lui-même à l'offensive. Sur la gauche, la II/Augusta avance en direction de la fosse n° 2 tandis que sur la droite, la II/Franz occupe à la hâte Haut-Batys et Arsिमont. Le gros de l'attaque fut porté par le I/Franz, qui s'approchait du bord du plateau lorsque la ligne d'escarmouche française apparut et ouvrit le feu sur eux. Avec peu de temps à perdre avant que la masse ennemie principale ne les atteigne, le major Fircks déploie immédiatement ses 1re et 2e compagnies et donne l'ordre d'attaquer. L'aile gauche était dirigée vers une villa rouge à l'extrémité orientale du Haut-Batys et l'aile droite sur la tour de l'église d'Arsimont.

« J'ai trouvé Fircks assis dans un fauteuil derrière un muret, penché en avant et dirigeant la bataille, et un peu plus loin, Oertzen [le commandant de la 1ère compagnie], un peu nerveux et réticent parce que ses hommes étaient entrés dans le combat sans munitions suffisantes puisque, dans leur hâte, ils n'avaient mis que quelques ceintures des wagons de munitions. qui s'était coincé. Cela ne me semblait pas si grave parce qu'il commençait déjà à faire nuit. Mes pensées étaient beaucoup plus concentrées sur la question de savoir s'il avait assez d'hommes et j'ai donc mis [la section de Marwitz] à sa disposition. En revenant, j'ai vu que toute la ligne de feu se regroupait sur la gauche où quelques maisons isolées fournissaient une couverture et beaucoup plus loin où elles étaient attirées vers un haut monticule avec une cheminée. En conséquence, j'en fis part à Fircks en le dépassant et lui suggérai de déployer mes sections restantes plus à droite afin d'empêcher un mouvement de débordement du village d'Arsimont, qui se trouvait dans cette direction. Il commençait déjà à faire nuit lorsque j'ai plongé dans le champ d'avoine pour suivre la ligne de tir. Ma vue d'ensemble était maintenant complètement perdue ; Je ne pouvais voir que ce qui était le plus proche de moi et je sentais que c'était un grand risque d'envoyer en avant une force aussi faible dans des ténèbres incertaines. De plus, ils s'éloignaient toujours tous vers la gauche et sur la droite, la ligne devenait de plus en plus mince. De Pagenstecher et d'Oertzen, le signal retentit alors : « Fixez les baïonnettes » et peu après, « Attaquez ». »

Ils arrivèrent juste à temps. À peine avaient-ils fixé leurs baïonnettes et lancé le doublé que la première ligne française était sur eux. Dans une répétition de l'attaque précédente, le 1er bataillon

du commandant Jeanpierre s'est rendu jusqu'au centre d'Arsimont avant d'être arrêté par le feu des Allemands qui s'étaient cachés à la hâte dans les maisons et les bâtiments de ferme. Incapables d'avancer et ne voulant pas battre en retraite, certains Français se réfugièrent derrière les murs et à l'intérieur des maisons, tandis que d'autres se frayaient un chemin autour du côté ouest du village, plus calme, pour tenter de déborder la position allemande. Pendant un court moment, l'aile droite allemande a été dans une situation difficile parce qu'elle était repliée à un angle aigu par rapport à la ligne de feu principale, mais l'arrivée opportune de plusieurs sections de la 4e compagnie du Hauptmann von Rieben a brusquement renversé la vapeur en leur faveur, mais pas avant d'avoir connu quelques moments de nervosité.

« Alors que nos troupes de gauche perçaient déjà bien loin devant nous, la contre-attaque d'Arsimont tomba sur notre aile. La mince ligne de la 2e compagnie commença à reculer et je fis tourner ceux qui étaient près de moi sur la droite et tirer sur les Français qui couraient. En réalité, ils n'étaient pas très nombreux, mais dans l'obscurité, ils semblaient extrêmement nombreux. Ils étaient renversés comme des lapins devant la bouche de nos fusils. Après la fin du tir, j'ai arrêté les hommes dans la position que nous avons atteinte et j'ai couru vers l'aile droite, en rugissant tout le temps « remettez-vous en position » et en jurant terriblement, j'ai pointé mon pistolet sur la tête des chefs de section. C'est ainsi que nous parvînmes à former une ligne continue, qui pour le moment put repousser l'ennemi. C'est alors qu'apparaissait ma dernière section, celle d'Eckardt et celle de Malsburg d'Augusta, avec laquelle je renforçai le flanc droit [en même temps] que l'avance des autres compagnies continuait à avancer. De temps en temps, nous pouvions entendre des cris de « Hourra » ; Ils semblaient être loin devant nous. Ainsi, le centre et l'aile droite recommencèrent à avancer. »

À une courte distance à l'est, le IIIe bataillon du commandant Michon subit des pertes épouvantables lorsqu'il est balayé par des tirs de fusils et de mitrailleuses alors qu'il traverse les champs menant à Haut-Batys et à la Fosse n° 2. Malgré cela, la ligne allemande a été soumise à une forte pression et a dû être renforcée dans les instants précédant l'impact.

« « Deuxième section en haut. Marche, marche ! » Comme si nous étions en visite à Döberitz, nous avons de nouveau foncé à travers des champs de pommes de terre et enfin à travers des champs de chaume sur lesquels nous pouvions beaucoup mieux courir. Nous ne pouvions pas tirer car la 2e compagnie était quelque part devant nous. Lorsque nous sommes entrés dans la ligne de tir, la nuit a commencé. C'est parti, nous nettoyons d'abord nos lunettes, essuyons la sueur, puis ouvrons les yeux, le doigt sur la gâchette. Directement devant nous, à la lisière du village, nous pouvions voir [l'ennemi], ils reculaient. Alors, qu'est-ce que c'est ? Ils sortaient d'un groupe de maisons. Nous avons été obligés de plier un peu notre ligne de tir. Je n'ai plus eu de nouvelles de mon chef de section, mais le Hauptmann a envoyé l'ordre de faire reculer les groupes de droite, car l'ennemi semblait venir de ce flanc. Nous les avons frappés avec un feu incroyable au moment où ils sont arrivés et ils sont tous tombés. Seuls deux Français ont réussi à atteindre notre ligne de feu où ils ont également été abattus par nos tirs. »

Malgré le feu féroce, plusieurs des assaillants sont arrivés jusqu'à l'entrée du hameau où ils ont été submergés dans une lutte désespérée au corps à corps qui a laissé la plupart d'entre eux tués ou blessés, y compris Michon, qui est mort d'une blessure à l'estomac peu après la fin des combats. À l'exception de l'extrême droite où une compagnie a atteint la rivière parce qu'elle était cachée par un ravin, ce fut un désastre total. (Le soutien d'artillerie promis ne s'est jamais matérialisé parce que les observateurs ont été incapables de localiser les positions allemandes dans l'obscurité grandissante.) En un peu plus d'une heure, les deux bataillons avaient été décimés, perdant plus de 600 hommes et 14 de leurs 46 officiers. Le général von Gontard, qui se rendit sur les lieux de l'attaque le lendemain après-midi, décrivit les résultats de ces âpres combats :

« Devant les tranchées de tir occupées par I/Franz gisaient de nombreux cadavres des régiments de ligne français 70 et 71 dans leurs uniformes colorés du temps de paix – tuniques bleu acier, pantalons rouge vif, képis et molletons blancs. Ils étaient tombés lors des contre-attaques du 21. Une rangée d'hommes courageux s'était rendue jusqu'à la lisière des tranchées allemandes. La vie leur avait été enlevée en un clin d'œil par les balles allemandes. Ils sont allongés sur le sol en

position d'attaque, les jambes écartées comme s'ils couraient, leurs fusils fermement serrés sur leurs hanches et la bouche ouverte, comme s'ils criaient « en avant » ou « vive la France ». C'étaient tous des hommes trapus, nerveux, aux cheveux blond roux et aux traits pointus, tous originaires de Bretagne. »

Plus tard dans la soirée, le général Bonnier ordonne à sa 19e division de se replier sur une position défensive sur le plateau. Après un repli difficile en raison de l'obscurité et du manque d'officiers, il est presque minuit lorsqu'ils se mettent en route vers Vitrival, qu'ils atteignent peu avant l'aube. Dans son rapport à Defforges, commandant du Xe corps, Bonnier dit qu'il a été attaqué par une force supérieure et qu'il ne pourra maintenir sa position le lendemain que s'il reçoit le soutien de la 20e division.

En fin d'après-midi, Lanrezac donne des ordres pour le lendemain. Comme il ne savait pas que ses troupes avaient été attaquées, il se contenta de répéter ses ordres de rester sur la défensive, ajoutant que les corps principaux devaient se rapprocher de l'avant-garde en vue de traverser la rivière. D'autre part, trois bataillons du 1er corps sont envoyés en renfort de la garnison belge de Namur, qui est sur le point d'être assiégée. Après un voyage sans incident, ils arrivent à l'aube, leurs étendards déployés et les fanfares jouant la Marche Sambre-Meuse.

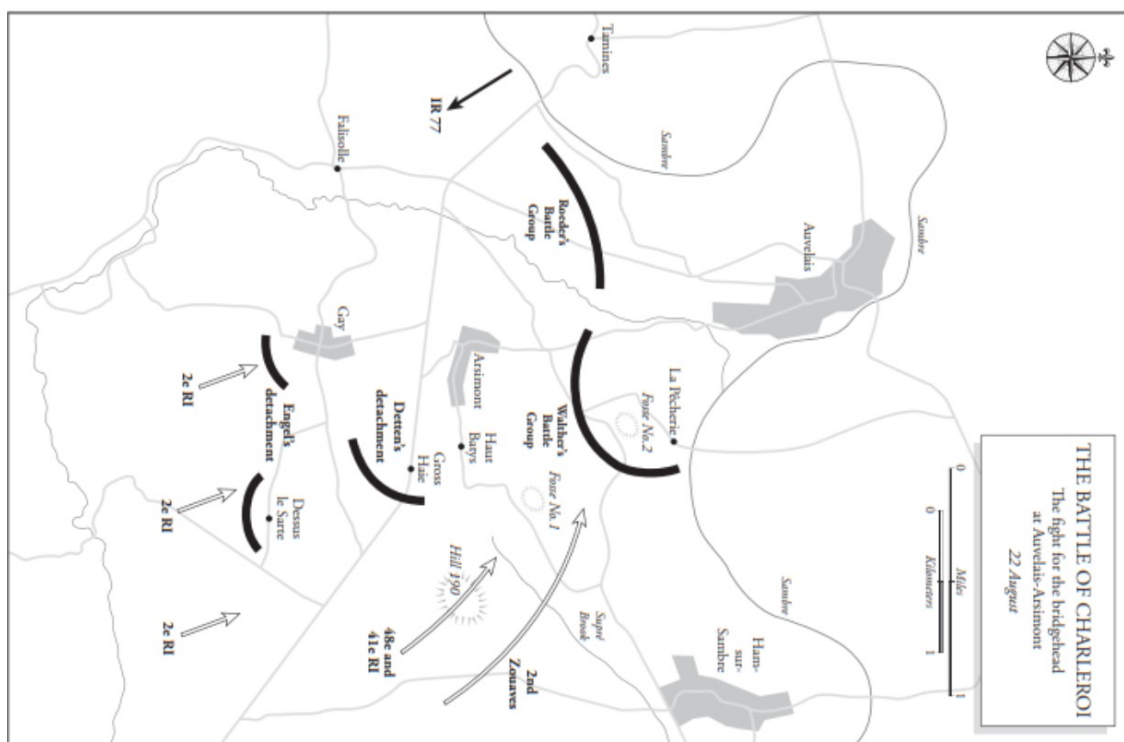
Lorsque la nouvelle des événements de la journée parvint à Bülow, il caressa brièvement l'idée d'ordonner une avance générale le lendemain matin, bien que la 3e armée fût encore à au moins une journée de marche de la Meuse. Cependant, il change d'avis après avoir reçu un rapport de renseignement de l'OHL selon lequel une force ennemie, forte d'environ trois divisions, a été repérée en marche vers la Sambre. (Il s'agissait probablement du XVIIIe corps et des divisions de réserve de Valabrègue.) Comme il n'avait pas la cavalerie nécessaire pour reconnaître la région (le corps de cavalerie de Richthofen, qui lui avait été assigné par la 3e armée, n'était pas encore arrivé car il avait été contraint de faire un long détour par Namur), et qu'il n'y avait aucune garantie que le Xe corps de réserve et la 14e division d'infanterie atteindraient le champ de bataille le lendemain, il décida de retarder la traversée de la Sambre jusqu'au 23 août, date à laquelle les troupes de Hausen seraient en position. Tard dans la soirée, il donna donc l'ordre aux corps principaux de se refermer sur la rivière le 22 tandis que les avant-gardes élargissaient les têtes de pont en prévision de la percée du surlendemain. En même temps, un message fut envoyé à la 1ère armée lui demandant de se replier vers l'intérieur vers le sud-est afin de menacer le flanc gauche français et ainsi faciliter le passage de la 2e armée sur la Sambre le 23.

22 août : Les Français tente désespérément d'éliminer les têtes de pont

Lorsque Spears retourna au quartier général de Lanrezac à l'aube après avoir visité le QG britannique, il fut surpris de constater que les nouvelles des combats avaient été accueillies avec équanimité.

« Les combats sur le front des IIIe et Xe corps avaient, semble-t-il, été beaucoup plus durs qu'on ne l'avait d'abord pensé. Il ne faisait aucun doute que l'ennemi avait franchi la Sambre et poussé bien au-delà... Le personnel n'a pas semblé trop préoccupé par cette nouvelle du front de la Sambre. On fit remarquer que le général Lanrezac n'avait pas voulu se battre dans la vallée. L'impression générale semblait être que l'ennemi ne faisait guère plus que sentir le front de l'armée et il y avait une confiance absolue qu'il pourrait être jeté dans la rivière avec la plus grande facilité chaque fois que cela serait désiré. »

De plus, on lui dit que Lanrezac n'avait pas modifié ses ordres pour la journée ; comme auparavant, l'armée devait rester sur la défensive et n'attaquer les Allemands que s'ils avançaient hors de la vallée et sur le plateau.



Au cours de la nuit, les Allemands prennent des mesures pour consolider la tête de pont d'Auvelais. Gontard est informé que son avant-garde sera renforcée par le régiment Kaiser Alexander et que son flanc gauche sera couvert par le régiment Königin Elisabeth, qui traversera la Sambre dans la matinée. Avec leur aide, et avec l'appui de l'artillerie lourde du Corps de la Garde qui ciblerait les batteries françaises sur les hauteurs au sud de la rivière, il devait conserver le territoire capturé quel qu'en soit le prix. Aux premières heures du matin, le régiment Alexandre traversa la rivière, traversa les ruines et les flammes d'Auvelais et commença l'ascension vers Arsimont. L'Oberstleutnant Graf von Finckenstein, commandant du IIe Bataillon, a décrit la scène surnaturelle depuis la rive nord alors que ses hommes attendaient impatiemment de traverser le pont routier endommagé :

« De là, il y avait une image saisissante de la première bataille. Toute la vallée s'est transformée en un enfer bouillonnant, hurlant et bavardant. À la lumière des villages en feu, les tas de charbon s'élevaient en formations pyramidales particulières. Les nouvelles sur la progression des combats dans la vallée étaient très rares. »

Lorsqu'ils arrivèrent à Arsimont, ils furent accueillis avec un grand soulagement par Walther, dont les hommes avaient passé une nuit froide, misérable et sans sommeil dans les tranchées peu profondes qu'ils avaient laborieusement creusées dans le sol pierreux, durci par plusieurs semaines de chaleur torride. Les pertes avaient été importantes, surtout à I/Franz, et il avait donc été impossible de former une ligne continue. En conséquence, le régiment Alexandre a été utilisé de manière fragmentaire pour combler les lacunes ; une partie est restée à Arsimont où elle a remplacé les trois compagnies les plus gravement endommagées du I/Franz et une autre a été insérée de part et d'autre de la fosse n° 2. La compagnie de mitrailleuses fut également scindée, une section restant à la fosse n° 2 tandis que les deux autres sections, sous le commandement du Hauptmann von Engel, furent envoyées sur l'aile droite où elles renforcèrent la 4e compagnie/Franz au nord-ouest d'Arsimont. Lorsqu'ils furent tous en place, la ligne de front de Walther s'étendit sur un peu plus d'un mille de La Pêcherie, où l'aile gauche était fermement ancrée sur la rivière, au nord-ouest d'Arsimont où le flanc droit était en l'air parce qu'il n'avait pas été en mesure d'entrer en contact avec le groupement tactique de Roeder.

C'est à ce moment-là, juste au moment où l'aube se levait, que le grondement des coups de feu se fit entendre vers l'ouest, où le Xe corps tentait de sortir de la tête de pont de Taminès. Lorsque plusieurs officiers subalternes entendirent le bruit, ils ne tinrent pas compte des ordres de Gontard de rester sur la défensive et poussèrent leurs hommes vers une position d'où ils pourraient apporter leur soutien. Bien que la plupart de l'infanterie ait été rapidement ramenée en ligne par les officiers d'état-major, les deux sections de mitrailleuses d'Engel avaient disparu de la vue dans l'épaisse brume matinale au moment où elles sont arrivées. Une section, accompagnée d'un détachement d'infanterie sous les ordres du Hauptmann von Detten, occupait la grande ferme de La Grosse Haie, au détour d'un grand chemin qui menait au champ de bataille, tandis que l'autre section, accompagnée d'un fort détachement du 4/Franz, tous sous le commandement d'Engel, occupait la ferme de Dessus les Sarts et le hameau voisin de Gay. D'où ils ont couvert les approches d'Arsimont. À la suite de la décision impétueuse d'Engel, les deux sections de mitrailleuses se trouvaient maintenant dans une position terriblement exposée, hors de contact avec la ligne de tir principale qui se trouvait à plus d'un kilomètre à l'arrière, et enveloppées par la brume dense du petit matin qui limitait la visibilité à aussi peu que 50 mètres à certains endroits. Après avoir installé leurs canons et percé des meurtrières dans les murs épais des bâtiments de la ferme et des dépendances, ils se sont installés pour attendre l'apparition de l'ennemi. Sur leur droite, ils entendaient le bruit lointain des combats à Taminès ; devant eux, cependant, dans la direction d'où les Français allaient venir, il n'y avait pas un bruit à entendre.

Il n'a pas fallu longtemps pour que les Français arrivent. Au cours de la nuit, suite à l'appel à l'aide de Bonnier, Defforges avait ordonné à ses deux divisions de reprendre l'attaque à l'aube, même si cela était contraire aux instructions de Lanrezac d'engager l'ennemi sur le plateau et non dans la vallée. La 20e division, qui se trouve sur la gauche, doit chasser les Allemands de Taminès tandis que la 19e division de Bonnier élimine la tête de pont d'Auvelais. L'effort principal devait être fourni par la 48e RI qui reçut l'ordre de se diriger directement vers Auvelais, en passant à l'est d'Arsimont et appuyée sur sa droite par deux bataillons de la 41e RI. Avant le début de l'attaque, cependant, il était d'une importance vitale d'occuper Arsimont pour couvrir le flanc gauche alors qu'il longeait le côté est du village. Comme Bonnier n'avait pas de troupes fraîches à sa disposition, il fut contraint d'emprunter la 2e RI à la 20e division. Ils devaient commencer leur attaque à l'aube afin qu'Arsimont soit entre leurs mains à 8h30 du matin, heure à laquelle l'offensive principale devait commencer. Aucun problème n'était attendu, car un rapport qui est arrivé au quartier général du corps d'armée pendant la nuit indiquait que le village était inoccupé et que les Allemands étaient introuvables. En réalité, cependant, la 2e RI se dirigeait directement vers les mitrailleuses allemandes dont les positions leur étaient cachées par l'épais brouillard. En conséquence, ils se sont immédiatement retrouvés coincés devant Dessus les Sarts et La Grosse Haie et ont été forcés de quitter Gay après un violent combat au corps à corps. Alors que la pression du nombre français commençait à se faire sentir, la petite force d'Engel se replia habilement en courtes bondies, s'arrêtant de temps en temps pour faire feu dans les rangs français qui diminuaient constamment. En fin de matinée, ils étaient de retour là où ils avaient commencé dans la ligne de feu de la 4/Franz, au grand soulagement du commandant de la compagnie, Hauptmann von Rieben, dont la moitié des hommes les avaient accompagnés.

En retenant l'ennemi pendant près de trois heures, Engel s'assura que les Allemands étaient toujours en possession d'Arsimont lorsque les Français lancèrent leur attaque principale. À 8h00, les unités de tête de la 48e RI atteignent les hauteurs de la cote 190, l'avant-dernière avant d'être en vue des Allemands. Sur leur gauche, de l'autre côté de la grande route, ils entendent le bruit des tirs de fusils et de mitrailleuses provenant de la ferme de La Grosse Haie, toujours attaquée par la 2e RI. (Le détachement de Detten était resté en place lorsque les hommes d'Engel se replièrent de Dessus les Sarts.) Devant eux et sur leur droite, tout était calme, à l'exception du bourdonnement régulier des obus de l'artillerie lourde allemande sur les hauteurs au nord de la rivière. Lorsqu'ils atteignirent la vallée du ruisseau Supré, ils s'arrêtèrent et se mirent en formation d'attaque tandis que le colonel de Flotte partait en reconnaissance du haut d'un tas de déblais à la fosse n° 1. De là, le terrain descendait doucement vers les bâtiments de la fosse et les tas de déblais de la fosse n° 2,

qui étaient à peine visibles à travers les minces voiles de brume persistante. Cependant, de Flotte n'était pas en mesure de distinguer la ligne de feu de l'ennemi et il n'y avait aucun signe du soutien d'artillerie promis, même s'il avait envoyé un officier de liaison aux batteries situées à une courte distance à la lisière du bois de Ham pour leur faire savoir que l'attaque était sur le point d'avoir lieu. (Certains d'entre eux avaient été réduits au silence par l'artillerie lourde allemande et les autres avaient retenu leur feu parce qu'ils avaient également été incapables de localiser les tranchées allemandes.) Accablé d'appréhension, de Flotte retourne auprès de ses troupes, rassemble ses officiers autour de lui et donne l'ordre au 1er bataillon de gauche de s'emparer de Haut-Batys et au 2e bataillon de droite d'avancer dans la direction générale de la fosse n° 2.

Peu de temps après, les clairons sonnent la charge et les deux bataillons franchissent la crête et se mettent en route à travers champs en direction des positions allemandes. Dès qu'ils sont apparus, ils ont été pris dans un feu croisé dévastateur en avant (les bâtiments de la fosse n° 2) et sur le flanc gauche (Haut-Batys et Arsimont). Le colonel de Flotte fut l'un des premiers à être touché, tombant mortellement blessé dans les premières minutes de l'attaque, rapidement suivi par de nombreux autres officiers, tous facilement reconnaissables par les Allemands à leurs gants blancs. En plus du colonel, les pertes comprenaient six commandants de compagnie, neuf des 16 lieutenants et plus d'un tiers des soldats. Leur seul succès fut sur la gauche, où ils atteignirent l'extrémité sud d'Arsimont et faillirent couper le détachement de Detten à La Grosse Haie. Pour aggraver les choses, le 41e RI, qui devait soutenir l'attaque, est désorienté dans la brume dense et est également submergé par la grêle de feu.

Bonnier avait vu le 48e RI défiler devant son quartier général en route vers le champ de bataille. Convaincu que l'attaque réussirait, il décida de lancer davantage de troupes dans la bataille pendant que les Allemands étaient déséquilibrés et avant qu'ils n'aient le temps d'amener des renforts. Comme il n'avait pas de troupes fraîches et qu'il avait déjà emprunté un régiment à la 20e division, il lança un appel direct à l'aide au général Comby, dont la 37e division (nord-africaine) s'approchait de la ligne de front. Comby fut d'abord réticent à lui apporter son soutien, mais après qu'on lui eut dit (à tort) qu'Auvelais n'était que faiblement tenu par l'ennemi, il accepta la demande et mit le 2e régiment de zouaves et un groupe d'artillerie à la disposition de Bonnier. Comme leur commandant, le lieutenant-colonel Trousselle, savait très peu de choses sur la situation (la division n'était arrivée en France que quelques jours plus tôt et n'avait même pas reçu de cartes), il marcha en avant de la colonne de marche pour savoir ce qu'il pouvait sur la force et la position de l'ennemi. Bien qu'il ait été averti par des survivants de la 48e RI que les Allemands étaient retranchés et disposaient de nombreuses mitrailleuses, il décida néanmoins de lancer une attaque immédiate en direction générale de la fosse n° 2 malgré le fait qu'il n'avait pas le temps d'organiser l'appui de l'artillerie. Pendant ce temps, ses hommes défilaient en ordre parfait au-delà de la cote 190, leurs pantalons blancs amples et leurs tuniques sombres se détachant sur le chaume doré et les étendards du bataillon et du régiment battant dans la douce brise matinale à la tête de la colonne. Lorsqu'ils arrivèrent dans la vallée du ruisseau du Supré où Trousselle les attendait, ils se déployèrent en formation d'attaque et fixèrent leurs baïonnettes très polies, qui scintillaient au soleil. Vers 9h30, les clairons sonnèrent la charge et ils se lancèrent par-dessus la crête et coururent à toute allure vers la ligne de tir de II/Augusta à environ 800 mètres de là :

« Les zouaves descendirent à droite de la ferme [la ferme des Quatre Laurels près de la tête de la vallée du Supré], peu inquiets des balles car ils étaient encore à deux kilomètres de l'ennemi. Ils traversèrent le ruisseau du Supré et, avant d'arriver à la crête, ils furent arrêtés par les sifflets de leurs chefs de section. Ils étaient agenouillés à terre, devant eux leurs officiers, gantés de blanc, pipe à la bouche et cannes à la main, impatients de charger la garde prussienne qu'ils savaient couchée devant eux. Sur leur gauche, les débris du 48e, galvanisés par leur exemple, retraversent le Supré et arrivent au niveau d'eux.

« *Les clairons des zouaves sonnèrent la charge. Devant eux, il n'y avait pas le moindre abri jusqu'à ce qu'ils atteignent la fosse n° 2 et Haut-Batys, mais le terrain de l'attaque était ouvert à la vue depuis les hauteurs du bois de Curé de l'autre côté de la rivière. Puis, de tous les bâtiments de Haut-Batys et de la fosse n° 2, des balles de fusils et de mitrailleuses ont éclaté qui ont balayé la*

crête ; et presque aussitôt après arrivèrent des hauteurs du bois de Curé les gros noirs [les obus d'obusier de 150 mm qui explosèrent avec un grand jet de fumée noire et dense] et qui éclatèrent sur la crête.

« De grandes lacunes se produisaient dans les rangs. Les zouaves continuèrent leur marche ; les officiers se précipitèrent en avant et tombèrent, le lieutenant-colonel Trousselle étant parmi les premiers d'entre eux. Les soldats continuèrent d'aller au-delà de ceux qui étaient tombés et, dans une charge magnifique, atteignirent le ruisseau de la Pêcherie [à peu près à mi-chemin de la ligne de feu allemande]. Environ 50 d'entre eux, du bataillon de Decherp, se rendirent jusqu'à la fosse n° 2. Dans un rapide combat au corps à corps, ils prennent possession de l'usine. On en voyait quelques-uns grimper sur le terril, se dessiner un moment sur le dessus, puis un instant après redescendre n'importe quel vieux comment et retomber dans le bosquet d'arbres voisin. Dans ce bois, un clairon, faisant demi-tour, sonna la charge une fois de plus. Un nouveau groupe de zouaves sortit du ruisseau et entra dans l'usine mais ne put s'y accrocher. Ils se cramponnèrent dans la forêt à droite de la fosse n° 2 et à un coude du ruisseau. Le 2e zouave avait été définitivement arrêté. »

En moins d'une demi-heure, ils avaient perdu leur colonel, 20 autres officiers et plus de 700 hommes, soit environ un tiers de leurs effectifs. Une fois de plus, les mitrailleurs allemands avaient prouvé qu'ils étaient les maîtres du champ de bataille, laissant les champs autour du village d'Arsimont jonchés des cadavres d'un autre régiment français, le sixième en l'espace de 24 dernières heures.

De son quartier général, Bonnier regardait les blessés arriver à pied et sur des charrettes, à la recherche de l'hôpital de campagne de la ville. Il n'est pas surprenant qu'un nouvel appel à l'aide lancé à Comby soit rejeté, bien qu'il accepte de déployer le 2e Tirailleurs pour couvrir la retraite. Pendant les heures qui suivent, les débris des Zouaves et des 48e et 41e RI se replient lentement à travers les lignes de couverture des tirailleurs sans subir la pression des Allemands. Au bout d'un moment, ils s'arrêtèrent dans les champs pour se reposer et manger un peu, puis descendirent péniblement la grande route menant au centre du plateau. À midi, les Français s'étaient complètement retirés, laissant les Allemands épuisés en possession du champ de bataille. Sur la droite, le groupement tactique de Roeder entra en contact avec des unités du Xe corps qui s'étaient frayé un chemin jusqu'aux hauteurs surplombant Tamines et sur la gauche, le groupement tactique de Walther fit la jonction avec le régiment Elisabeth, qui avait traversé la rivière en fin de matinée. La tête de pont étant maintenant sécurisée, les hommes se sont installés pour se reposer sous le chaud soleil de l'après-midi.

Les événements dans l'autre tête de pont, à Roselies, ont pris un cours à peu près similaire à ceux d'Auvelais-Arsimont. Lorsque la première tentative de reprendre le village échoua, le général Verrier, commandant de la 5e division, fit monter les enchères en ordonnant qu'elle soit répétée avec beaucoup plus de force. Malheureusement, au moment où l'attaque a eu lieu, les Allemands avaient déplacé des troupes fraîches dans le village et l'avaient préparé défensivement, barricadant les rues et transportant des mitrailleuses au sommet des tas de déblais voisins. De plus, ils amenèrent une batterie d'artillerie sur la rive nord de la rivière d'où elle pouvait tirer à courte portée sur aux abords du village. De ce fait, le régiment français impliqué est frappé si violemment qu'il perd près d'un quart de ses hommes avant d'arriver jusqu'aux premières maisons. Avancant vers l'intérieur, les survivants devinrent des proies faciles pour les mitrailleurs allemands et se retirèrent en grand désordre, couverts par le feu de l'une de leurs batteries d'artillerie.¹² Par la suite, les avant-postes qui défendaient les ponts de Châtelet et de Pont de Loup furent contraints de se replier pour éviter d'être coupés, permettant ainsi à la 19e division d'infanterie de traverser la rivière sans opposition et de gravir les longues pentes vers la crête de Bouffioulx qui surplombait la vallée à cet endroit. Au début, les Français tenaient avec ténacité dans les tranchées qu'ils avaient creusées la veille avec l'aide de civils locaux, mais en fin de matinée, ils furent forcés de se replier lorsque les Allemands pénétrèrent dans la brèche des Roselies et menacèrent d'envelopper leur flanc droit.

À midi, la 5e division française est dans une situation très difficile ; au centre, la position défensive sur la crête de Bouffioulx est sur le point de s'effondrer et l'aile droite est en l'air après le

retrait de la 20e division (Xe corps) du général Boë de Tamines. Comme Verrier n'a plus de réserves, le commandant du corps d'armée, Sauret, ordonne à la 75e brigade (nord-africaine) de reprendre Châtelet et d'éliminer la tête de pont. Après avoir quitté la sécurité des bois du Châtelet, ils se déploient et se préparent à franchir la crête et à attaquer.

« Ils défilaient devant nous avec leurs visages bronzés, leurs dents et leurs yeux brillants, leurs larges bouches souriantes. Un flux imparable, en excellent état ; Leurs pantalons amples en lin, leurs capes, leurs sacs massifs reposant sur leurs épaules, sur leurs flancs, des bouteilles d'eau de deux litres. A la tête de chaque section marchait un officier en kaki... une canne à la main. Ils allaient charger, ils allaient mourir. »

Ne s'arrêtant que pour fixer ses baïonnettes, le 1e Tirailleurs balaya la crête finale et avança le long de la longue pente nue, complètement dépourvue de couverture, en direction du village à plus d'un demi-mille de là. Leur apparition soudaine fut un choc complet pour l'infanterie allemande qui était sur le point de capturer la crête après plusieurs heures de progression douloureusement lente et qui fut submergée et projetée en arrière dans la direction du village. Cependant, l'attaque commence à perdre de son élan lorsque les Tirailleurs sont pris sous le feu des fusils et des mitrailleuses des tranchées allemandes aux sorties sud de Châtelet et des batteries tirant à bout portant de l'autre côté de la rivière. Néanmoins, dans une démonstration d'élan magnifique mais futile, ils s'élancèrent à travers la grêle de feu et atteignirent les premières maisons avant que la plupart d'entre eux ne soient fauchés ou capturés. Les quelques survivants se retirèrent sur les pentes jonchées de cadavres et furent rassemblés avec difficulté sous le couvert des bois à la lisière du plateau. Les pertes furent énormes et l'étendard du régiment avait changé de mains cinq fois au fur et à mesure que les porte-étendards tombaient successivement ; selon les mots laconiques du journal de guerre du tirailleur : « Le porte-étendard a été tué cinq fois. » Lorsque Verrier s'est rendu compte qu'ils n'avaient pas réussi à reprendre Châtelet, il a renoncé à la tentative d'éliminer la tête de pont et a ordonné à la 5e division de se replier sur une position défensive sur le plateau. Dans le même temps, la 6e division sur sa gauche se retire également pour protéger son flanc et parce que la 19e division d'infanterie de réserve allemande (du Xe corps de réserve) a traversé la rivière à Montigny-sur-Sambre dans la banlieue de Charleroi.

En début de soirée, les IIIe et Xe corps s'étaient donc retirés sur le plateau, laissant aux Allemands le contrôle incontesté des têtes de pont d'Auvellais et de Roselies. Les premiers rapports sur les combats pour atteindre le poste de commandement de Lanrezac à Mettet en début d'après-midi étaient fragmentaires et peu concluants. Cependant, alors que le cortège lugubre de blessés et de traînards passait dans les rues de la ville en nombre toujours croissant, il est rapidement devenu clair que les choses étaient loin d'être bonnes. Au cours de l'après-midi, d'autres rapports parvinrent faisant état de l'échec des contre-attaques successives, de lourdes pertes et de l'abandon de terrain. Les hommes parlaient des terribles tirs de mitrailleuses et des ravages causés par l'artillerie lourde allemande, dont ils décrivaient les énormes obus comme des marmites (chaudrons). Au milieu de l'après-midi, une voiture s'arrêta devant le poste de commandement, transportant le général Boë, qui avait été grièvement blessé à l'estomac pendant la bataille de Charleroi en organisant le retrait de ses hommes de Tamines. Selon Spears, Hély d'Oissel, chef d'état-major de la 5e armée : *« ... il faillit courir vers la voiture et serra la main de Boë. Il ne parla pas. Boë resta silencieux un instant, regardant vers Lanrezac. Puis il murmura : « Dites-lui », haleta-t-il, puis, parlant plus fort en voyant qu'Hély d'Oissel l'entendait à peine, il répéta : « Dites au général que nous avons tenu aussi longtemps que nous avons pu. » Sa tête est tombée en arrière, ses yeux étaient très tristes. Hély d'Oissel lui saisit de nouveau la main et ne dit rien. La voiture s'est mise en marche et a roulé lentement. »*

En fin d'après-midi, Lanrezac ordonne aux IIIe et Xe corps d'occuper des positions défensives au centre du plateau, soutenus sur leur gauche par le XVIIIe corps de Mas Latrie et sur la droite par le 1er corps de Franchet d'Espèrey lorsqu'il est relevé de la garde de la Meuse par la 51e division de réserve. Comme il n'y avait pas de réponse à son message à la 4e armée, leur demandant comment se déroulait leur attaque dans les Ardennes, il ordonna la destruction des ponts de la Meuse, à l'exception de ceux de Givet, Hastière et Dinant, qui devaient être sautés à l'approche de l'ennemi.

Il s'inquiétait également de la situation à l'autre bout du champ de bataille où un espace d'environ 8 milles s'était ouvert entre le XVIII^e corps et l'armée britannique, qui avait avancé au cours de la journée jusqu'à la région de Mons. Malheureusement, le groupe de divisions de réserve de Valabrègue, qui était chargé de couvrir le flanc gauche de l'armée, avait été retardé et ne devait pas arriver avant au moins 24 heures. Entre-temps, le travail de colmatage de la brèche devrait être temporairement effectué par le corps de cavalerie de Sordet jusqu'à ce que, conformément aux ordres de Joffre, il se déplace vers l'ouest pour couvrir l'aile gauche de l'armée britannique. Une demande d'aide aux Britanniques fut rejetée par Sir John French, au motif qu'il s'attendait à être attaqué le lendemain par une importante force allemande (la 1^{ère} armée allemande) qui avait été détectée lors de la marche vers son aile gauche le long du canal Mons-Condé. Tout ce qu'il pouvait promettre, c'était de rester à son poste actuel pendant encore 24 heures dans l'espoir que cela donnerait un certain soutien à Lanrezac.

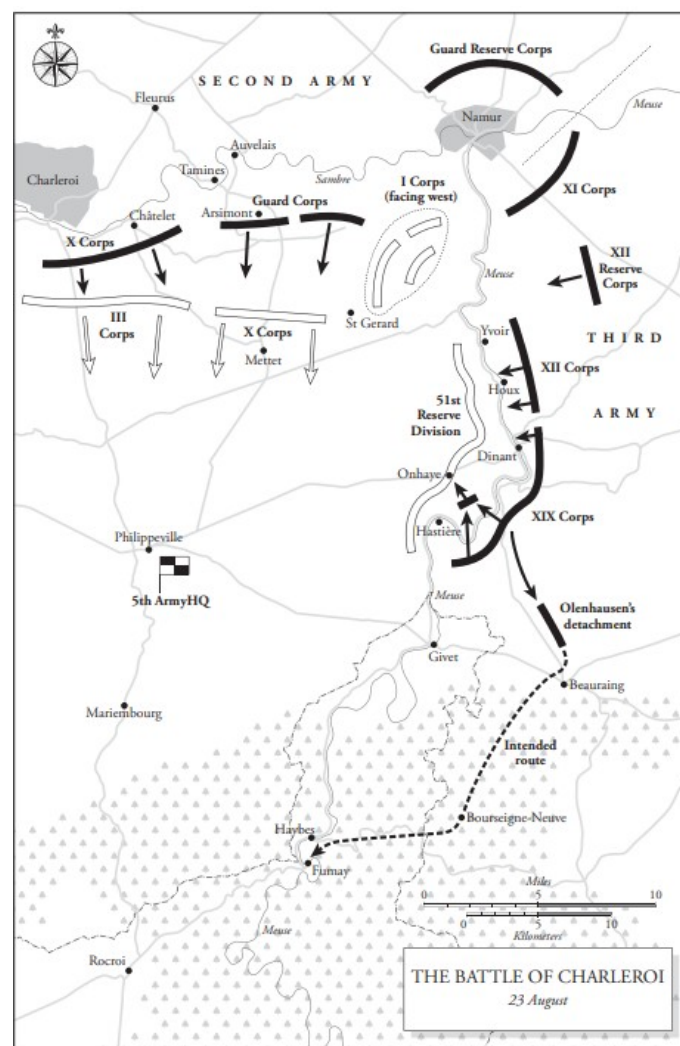
Pour Bülow, la journée avait été un succès total ; les têtes de pont avaient été consolidées et, dans certains cas, étendues, l'ennemi repoussé sur le plateau dans un désarroi considérable et, à l'exception de la 14^e division d'infanterie qui devait arriver tôt le lendemain, l'armée était au complet. Ainsi, dans ses ordres pour le 23, la 2^e armée traversera la Sambre à l'exception du VII^e corps sur la droite, qui doit protéger Maubeuge, et du VII^e corps de réserve sur la gauche, qui doit couvrir l'aile gauche contre Namur. Une fois de plus, la 1^{ère} armée est priée de se replier sur elle-même pour faire pression sur l'aile gauche française et en même temps de détacher des troupes pour investir Maubeuge. Si tout allait bien, les Français seraient pris dans le piège qui leur avait été tendu et lourdement battus dans les deux jours suivants.

23 août : L'échec du mouvement de pince des 2^e et 3^e Armées allemandes

La tâche qui attendait Hausen le matin du 23 était extrêmement difficile. À cet endroit de son cours, la Meuse, qui coulait rapidement, était enfermée entre des falaises de calcaire très abruptes et les quelques routes étroites qui s'approchaient de la vallée par l'est, dans la direction de leur avance, étaient non seulement complètement dépourvues de couverture, mais étaient négligées par les batteries françaises sur les hauteurs de l'autre côté de la rivière. Même si l'infanterie allemande atteignait en toute sécurité le fond de la vallée, elle devrait alors traverser la rivière sous le feu, en utilisant soit les trois ponts intacts, soit des ponts flottants construits à la hâte. Comme ni le XII^e corps de réserve ni le XII^e corps n'étaient disponibles (le premier était à au moins une demi-journée de marche vers l'arrière et le second participait au siège de Namur), Hausen divisa le secteur en deux, assignant la moitié nord (Dinant y compris à Yvoir) au XII^e corps du général d'Elsa et la moitié sud (Dinant exclusive à Hastière) au XIX^e corps du général von Laffert. À l'arrivée du XII^e corps de réserve en fin d'après-midi, il sera utilisé pour renforcer l'aile droite dans les environs d'Yvoir. À l'extrême gauche, la ligne fut échelonnée pour se prémunir contre une attaque de la 4^e armée française, que l'on pensait être dans la région.

Sur le coup de 5 heures du matin, l'artillerie allemande ouvrit le feu en direction générale des batteries ennemies de l'autre côté de la rivière et des avant-gardes furent envoyées dans la vallée pour tester la force des défenses. (Les troupes françaises appartenaient à la 51^e division de réserve de Boutegourd, qui avait relevé le 1^{er} corps pendant la nuit, plus tôt que prévu.) Les Allemands progressent beaucoup mieux dans le secteur sud, moins fortement défendu que le côté nord. Après l'échec d'une tentative de capture du pont d'Hastière avec de lourdes pertes, ils identifient rapidement plusieurs points de passage appropriés et commencent à construire des ponts flottants. Au début de l'après-midi, quatre ponts avaient été achevés et un petit nombre d'infanterie et un groupe d'artillerie avaient traversé de l'autre côté. Au milieu de la matinée, cependant, Hausen a reçu un message radio de l'OHL contenant de nouveaux ordres. « La ligne de la Meuse entre

Namur et Givet sera ouverte aujourd'hui par l'aile gauche de la 2e armée. Il est recommandé que toutes les parties disponibles de la 3e armée se déplacent de l'autre côté de la Meuse au sud de Givet pour retarder la retraite des forces ennemies adverses. »¹⁷ En d'autres termes, toutes les unités qui pouvaient être épargnées devaient être détournées vers le sud, sur la rive orientale de la rivière et ne devaient traverser vers la rive ouest qu'une fois qu'elles avaient dépassé Givet. De cette façon, ils seraient en mesure de couper les Français qui battaient rapidement en retraite au lieu de les frapper dans le flanc ou de leur permettre de s'échapper. Hausen ordonna donc à Laffert d'envoyer la plus grande force possible sur la rive orientale de la rivière sous le commandement de l'un de ses généraux divisionnaires, Götz von Olenhausen, avec l'objectif immédiat de Fumay, à environ 15 miles au sud de Hastière. Peu de temps après, après que des reconnaissances aériennes aient confirmé que les Français se repliaient rapidement devant la 2e armée, Hausen décida de détourner non seulement le détachement d'Olenhausen vers Givet mais aussi tout le XIXe corps à l'exception des unités qui avaient déjà traversé la rivière. Ces derniers reçurent l'ordre d'avancer vers le sud-ouest et de s'emparer du village d'Onhaye, un important carrefour routier au centre du plateau.



En comparaison, la résistance a été beaucoup plus forte dans le secteur nord. Les efforts répétés pour construire des ponts flottants échouèrent et firent de lourdes pertes, tout comme plusieurs tentatives pour s'emparer des ponts intacts de Dinant et de Bouvignes. Bien que le pont de Houx, partiellement endommagé, soit capturé en début d'après-midi, les Français continuent de résister obstinément et ce n'est qu'en début de soirée qu'ils abandonnent le combat et abandonnent leurs positions. Après s'être arrêtés pour se regrouper, les Allemands se mirent en route vers l'ouest et, à la tombée de la nuit, allèrent se reposer au centre du plateau. De même, à Leffe, au nord de

Dinant, les pionniers n'ont pu commencer la construction d'un pont qu'en fin d'après-midi après le départ des Français et cela n'a été achevé qu'à minuit, lorsque quelques troupes ont traversé la rivière et sont allées bivouaquer sur la rive ouest.

Les combats les plus violents de la journée ont lieu à Dinant, qui n'est défendu que par un seul régiment français, le 273e RI. En 1914, la ville comptait environ 7 000 habitants et était enclavée dans une étroite bande de terre de 2 miles de long, prise en sandwich entre la rive orientale de la rivière d'un côté et des falaises presque verticales de l'autre. Au centre, là où la ville était la plus large, les rues étroites et sinueuses étaient coupées de plusieurs petites places, ouvertes sur le fleuve sur leur côté ouest. Aux deux extrémités de la ville, les bâtiments s'épuisent progressivement jusqu'à atteindre les faubourgs extérieurs de Leffe et Bouvignes au nord et Les Rivages au sud. Le fait que la ville avait deux ponts, et que plusieurs routes rayonnaient à partir de là vers le plateau à l'ouest, en a fait le pivot de la position de la Meuse et une que les Français ne pouvaient pas se permettre de perdre.

Tôt le matin, les premières troupes allemandes descendent les routes escarpées menant à Dinant. Au nord, des unités de la 32e division d'infanterie entrent dans Leffe tandis qu'au même moment deux colonnes de la 23e division d'infanterie arrivent dans le centre-ville. Dès l'instant où ils s'engagèrent dans les rues désertes, les Allemands semblaient s'attendre à des ennuis de la part des habitants, dont la plupart s'étaient réfugiés dans leurs caves au début du bombardement. *« Ils marchaient en deux colonnes dans la rue déserte, ceux de droite pointant leurs fusils sur les maisons de gauche, et vice-versa, tous les doigts sur la gâchette et prêts à tirer. À chaque porte, un groupe s'arrêtait et criblait de balles les maisons, en particulier les fenêtres... Je sais que les soldats ont jeté beaucoup de bombes dans les caves. »*

Tout au long de la matinée, les habitants furent forcés de sortir de leurs maisons, se rassemblèrent en groupes et furent emmenés en captivité dans la prison de la ville, la fonderie de fer de Bouille ou la fabrique de draps et l'église abbatiale de Leffe. Des hommes, des femmes et des enfants étaient emmenés sans tenir compte de l'âge ou de l'infirmité, et ceux qui étaient trop vieux ou trop malades pour marcher étaient transportés sur des chaises ou sur le dos des gens. Lorsque les maisons ont été débarrassées de leurs occupants, des grenades y ont été lancées ou elles ont été incendiées. Dès que les troupes de tête furent en vue des Français sur la rive opposée, elles furent prises sous le feu et furent forcées de se mettre à l'abri. Ne pouvant passer en toute sécurité par la place d'Armes, ils rassemblent une centaine de personnes, hommes et femmes, et s'en servent comme boucliers humains, les obligeant à se tenir sur la place pour masquer leurs mouvements. Peu de temps après, un événement similaire s'est produit aux Rivages, où l'infanterie allemande se dirigeait vers le sud jusqu'à l'endroit où les pionniers se préparaient à construire un pont flottant.

Au milieu de l'après-midi, les six bataillons allemands avaient fait très peu de progrès. Deux tentatives pour se précipiter sur le pont au centre de la ville ont été facilement repoussées et la construction du pont flottant aux Rivages a été abandonnée alors qu'il ne faisait qu'environ 40 mètres de long à cause des tirs ennemis. Alors que les nerfs de ses hommes étaient à rude épreuve et que leur humeur était en ébullition, le commandant de l'I/IR100, l'Oberstleutnant Graf Kielmannsegg, ordonna que les prisonniers de la fonderie de fer de Bouille soient emmenés et fusillés en représailles, disait-il, pour avoir tiré sur des soldats blessés dans un hôpital de campagne voisin. Alors que les otages étaient escortés dans le centre-ville, ils ont été dépassés par une partie d'un train de ponts allemand qui transportait des pontons vers la rivière et ont été forcés de crier « Vive l'Allemagne ». Quelques-uns des soldats les menacèrent avec leurs fusils et les insultèrent en les appelant à des « lâches porcs belges ». À ce moment, plusieurs soldats passèrent avec un matelas sur lequel se trouvait un officier blessé à la moustache blanche, la tête enveloppée de bandages. « Il était en colère, l'écume à la bouche, il nous insultait et nous crachait dessus, « sales chiens belges », disait-il, et nous brandissait le poing.

Lorsqu'ils atteignirent la rue qui passait devant la maison du procureur Tschoffen, ils furent arrêtés et les hommes furent séparés des femmes en prévision de l'exécution. De nombreuses scènes déchirantes ont eu lieu alors que les proches se disaient un adieu hâtif et définitif. Madame Firmin avait déjà perdu son père et son mari ce matin-là, le premier tué d'une balle dans la tête par les

Allemands et le second mourant d'une perte de sang après avoir été tailladé au bras par un sabre. Maintenant, elle était également sur le point de perdre ses trois fils.

« Comme on séparait les hommes des femmes, un des soldats me prit dans les bras l'enfant d'Henri Georges. Mon fils aîné est alors venu me dire au revoir et m'encourager en me disant qu'ils allaient trouver leur père au ciel. Il avait demandé à ses frères de ne pas le quitter et ils se sont éloignés de moi en se tenant l'un à l'autre par leurs coudes. J'ai alors vu mes trois fils tomber sous les balles et je me suis enfuie en portant les mains sur ma tête ! Quand, le lendemain, à six heures du matin, je revins à l'amoncellement de cadavres, je trouvais mes trois fils toujours dans la même étreinte. »

Cependant, l'un des officiers (peut-être le major von Loeben qui était en charge de l'escouade d'exécution) a permis à plusieurs des hommes plus âgés et à ceux qui avaient de jeunes familles de revenir dans le groupe de femmes et d'enfants. Dans certains cas, un terrible bras de fer a éclaté lorsque certains hommes ont été autorisés à quitter le groupe condamné pour être immédiatement forcés d'y revenir par d'autres soldats moins compatissants. Mademoiselle Binamé, la gouvernante des enfants de M. Wasseige (lui-même l'un des condamnés), a décrit ce qui est arrivé à deux des enfants dont elle avait la charge alors que les hommes de la famille étaient sur le point d'être fusillés :

« M [Wasseige] m'a donné son argent et m'a confié les enfants [...] Je le verrai longtemps dans mes pensées, cette figure pâle et résignée ! Pierre a juste eu le temps de me dire : « Tu prieras pour nous, n'est-ce pas ? » Quant à Jacques, il ne dit pas un mot. Je me suis éloigné avec les autres enfants quand un soldat est venu chercher André et Etienne, âgés respectivement de 17 et 15 ans, et les a mis dans le groupe d'hommes. Un officier les sépara, mais trois fois le soldat les reprint. Enfin, les deux enfants ont pu me rejoindre. »

Après que les femmes et les enfants eurent été emmenés, les condamnés furent alignés sur quatre rangées devant le long mur qui séparait la rue du jardin de la maison de Tschoffen. Alors qu'ils attendaient leur fin, certains silencieux comme s'ils étaient résignés à leur sort, d'autres priant silencieusement pour le salut ou lançant des appels désespérés à la miséricorde, ils furent harangués dans un mauvais français par Kielmannsegg, qui leur expliqua pourquoi ils étaient exécutés. L'un des condamnés, M. Drion, a décrit ce qui s'est passé ensuite :

« Nous étions disposés à une profondeur de trois ou quatre hommes, à l'exception d'un endroit où il y en avait jusqu'à six ; En quelques instants, il y aurait eu un tas de cadavres de plus d'un mètre de haut ici. Le peloton d'exécution n'était pas assez grand alors l'officier a appelé d'autres hommes pour les rejoindre, les plaçant sur le côté juste en face de moi. Je l'ai entendu crier : « Noch zwölf, noch sechs » et les soldats se sont précipités en avant comme s'ils allaient à la foire ! Il devait y avoir environ 125 soldats au total. Soudain, j'ai entendu quelqu'un siffler et immédiatement une salve a retenti accompagnée de cris d'horreur et de frayeur venant des groupes de femmes et d'enfants qui ont assisté à cette scène terrible.

« Tous les hommes le long du mur sont tombés. Il était environ 6 heures. Un cadavre est tombé sur moi, trois autres étaient sur mes jambes. J'ai fait semblant d'être mort. Je n'ai pas eu une égratignure. À peine avons-nous touché le sol qu'une seconde salve retentit... À ce moment-là, j'ai été touché par deux balles qui avaient ricoché ; L'un d'eux m'a blessé à l'oreille et l'autre m'a touché à l'arrière de la tête, près de la nuque. Quelques instants après, il y eut une troisième rafale assez longue, de la droite et de la gauche, mais pas en salve. J'ai alors entendu des pas... C'étaient les officiers et les soldats qui allaient d'un bout à l'autre pour achever les blessés. »

Seule une douzaine d'hommes ont survécu à l'exécution, certains, comme M. Drion, parce qu'ils étaient protégés des balles par les hommes devant eux, d'autres parce que les membres du peloton d'exécution ont eu pitié d'eux et ont délibérément visé trop haut. Selon l'un des Belges, « le caporal qui était en face de moi a fait signe qu'il ne voulait pas me tirer dessus », tandis que le colonel Roulin, en retraite, qui avait bénéficié d'un sursis en raison de son âge, disait : « Il y a des soldats qui ont mal exécuté leurs ordres et qui ont tiré trop haut. Des traces de balles étaient létales sur le parapet du mur du jardin et sur les pignons de la maison de Drion, à 50 mètres du mur. Malgré cela, 137 civils avaient été tués dans ce qui est devenu connu sous le nom de massacre du mur de

Tschoffen, le pire crime commis contre les non-combattants sur le front occidental de toute la guerre. Sept des victimes avaient plus de 60 ans, le plus âgé étant Julien Disy, commerçant, âgé de 68 ans, et 11 avaient moins de 20 ans, dont les plus jeunes étaient Jules Vinstock, étudiant, et Vital Sorée, ouvrière d'usine, tous deux âgés de 15 ans. Ce n'est pas la seule exécution qui a eu lieu ; d'autres ont eu lieu à Leffe et aux Rivages où 38 femmes et 15 enfants de moins de 14 ans ont été tués. À la fin de cette terrible journée, un total de 674 habitants étaient morts, près de 10 % de la population de Dinant, et de nombreux autres attendaient d'être déportés vers l'Allemagne.

La résistance prit fin en fin d'après-midi lorsque les Français firent sauter les ponts de Dinant et de Bouvignes et se retirèrent sur la colline jusqu'au plateau, couverts par une faible arrière-garde le long de la rivière. Avec l'ennemi parti, les pionniers reprirent leur travail sur le pont flottant des Rivages, qui fut achevé tard dans la soirée, permettant aux premières troupes de traverser la rivière. La division va se reposer à la tombée de la nuit avec une brigade dans la ville et l'autre en bivouac sur la rive ouest, bien en deçà des objectifs de la journée.

Alors que la 3e armée allemande tentait de se frayer un chemin à travers la Meuse, la 2e armée avait connu des fortunes diverses. Sur l'aile gauche, le corps de la Garde et le corps X suivent prudemment les Français alors qu'ils se retirent vers une nouvelle position défensive tôt le matin et, à part quelques actions mineures d'arrière-garde, il n'y a aucun contact entre eux. Sur l'aile droite, cependant, la 14e division d'infanterie et le Xe corps de réserve sont impliqués dans un combat prolongé et violent lorsqu'ils tentent de poser le pied sur le plateau au sud de la rivière. En début d'après-midi, la 14e division d'infanterie traversa la rivière près de Lobbes sans difficulté, mais fut prise dans une lutte acharnée et peu concluante avec une partie du XVIIIe corps français pour la possession du plateau de Heuleu au sud du village. Alors que de plus en plus de renforts arrivaient des deux côtés, les combats se sont intensifiés dans un sens et dans l'autre à travers la grande clairière autour de la ferme Philémon jusqu'à la tombée de la nuit, lorsque les Français se sont retirés et que les Allemands ont retraversé la rivière avec la plupart de leurs troupes, ne laissant qu'une petite force pour garder les ponts dans et autour de Lobbes.

À une courte distance à l'est, la 2e division de réserve de la Garde est sévèrement malmenée par le reste du XVIIIe corps lorsqu'elle tente de sortir de la tête de pont peu profonde qu'elle a établie la veille au soir. Des tirs précis de fusils et de mitrailleuses français depuis des positions bien préparées ont creusé d'énormes brèches dans les lignes allemandes alors qu'ils tentaient de capturer les villages de Marbaix et Gozée et, en fin d'après-midi, les troupes à Gozée ont paniqué et ont fui lorsqu'elles ont été touchées par un bombardement d'artillerie massif, puis ont violemment contre-attaqué. Bien que les Allemands aient capturé les deux villages au cours de la soirée, après qu'ils aient été fortement renforcés, le commandant du corps d'armée a déclaré dans son rapport de situation que s'ils étaient attaqués le lendemain matin, ils ne seraient probablement pas en mesure de tenir leurs positions.

Tôt ce matin-là, Bülow avait été convaincu qu'une victoire décisive était à sa portée ; Au cours de la soirée, cependant, lorsqu'il fut informé des problèmes sur l'aile droite (en particulier les pertes dans la 2e division de réserve de la Garde), il fit complètement demi-tour et commença à craindre d'être battu le lendemain s'il n'obtenait pas l'aide de ses voisins. Il envoya donc un message à Kluck demandant à son unité disponible la plus proche, le IXe corps, d'attaquer les Français près de Maubeuge pour soulager la pression sur son aile droite et demanda en même temps à Hausen de venir à son aide en avançant vers l'ouest avec l'ensemble de la 3e armée le lendemain matin au lieu de se diriger vers le sud-ouest comme Moltke l'avait demandé.

En l'occurrence, Lanrezac n'avait pas l'intention de monter une attaque. Après avoir ramené ses forces au milieu du plateau, son intention immédiate était de rester où il était pour le moment et d'attendre que la 4e armée vienne à son soutien. Cependant, à mesure que les heures passaient sans aucune nouvelle d'eux, sa confiance commença à vaciller et, pour la première fois, il commença à penser qu'il pourrait être nécessaire de se retirer encore plus.²⁴ De plus, il se rendit peu à peu compte qu'après deux jours de durs combats, ses troupes étaient dans un état pire qu'il ne l'avait d'abord pensé. À mesure que la matinée avançait, l'interminable cortège de réfugiés qui rampait dans l'étroite rue principale de Philippeville, devant son poste de commandement, contenait un

nombre croissant de traînards et de blessés ambulants, résolus à mettre autant de distance que possible entre eux et l'ennemi. Spears, qui en a été témoin, a laissé un récit vivant de la scène tragique en ce dimanche matin froid et brumeux :

« [Lanrezac] était l'un de ceux qui se tenaient sur la place [la place principale] et regardaient ; Il y est resté presque toute la matinée. Dans sa tunique noire et sa culotte rouge, les jambes écartées de gueules noires, les mains derrière le dos, il regardait fixement. Les lourds plis de son visage semblaient s'affaisser plus que d'habitude. Il n'a fait aucun commentaire, mais j'ai entendu dire que ce qu'il a vu ce matin-là l'a profondément impressionné, comme cela l'a fait sur nous tous. On murmurait que la vue de ces gens poussés en avant par le vent de la défaite ébranlait beaucoup sa confiance. Une fois qu'il fut tiré de sa contemplation par quelques gendarmes qui s'approchèrent, amenant quelques zouaves qu'ils avaient sous leur garde. Bien que je me rappelle bien les gendarmes disant qu'ils avaient trouvé ces hommes sans armes derrière les lignes, et l'explication des zouaves qu'ils avaient été coupés et qu'ils avaient lâché leurs fusils en s'enfuyant par un mur qu'ils avaient escaladé, j'ai entièrement oublié la décision du général Lanrezac. Je le vois secouer la tête, puis parler en regardant au loin et par-dessus la tête des prisonniers et de leur escorte, et je me souviens des zouaves qu'on emmenait, c'est tout.

« La rue principale, dans le prolongement de la grande chaussée par laquelle le IV^e corps de Napoléon avait marché jusqu'à Waterloo, menait à Philippeville par le nord. Il longeait un côté de la place, et était rempli de gens, tous allant dans une seule direction, le dos au nord. Une foule grise, grise parce que les vêtements noirs que la plupart d'entre eux portaient étaient couverts de poussière, défilait sans fin ; Ils occupaient toute la largeur de la route, se déversant comme une foule revenant d'une course, mais dans un silence absolu, le seul bruit étant celui de pieds très fatigués traînant sur le pavé. Chaque individu de cette masse qui se déplaçait lentement semblait être l'incarnation d'une tragédie personnelle ; Des hommes et des femmes, aux visages fixes, portant de lourds ballots, avançant on ne sait où, formaient un arrière-plan de sombre désespoir pour tel ou tel groupe d'individus dont la souffrance la plus vive semblait illuminer ce flot terne de désolation.

« Je vois encore deux jeunes filles, sœurs peut-être, s'entraînant, capables à peine de se traîner, le sang de leurs pieds déchirés suintant à travers leurs chaussures basses de soie ; une femme très malade, qui avait l'air de mourir, en équilibre sur une poussette ; un vieil homme paralytique dans une brouette, poussé par sa fille robuste ; Un couple très âgé, très respectable, qui, pendant des années, n'avait probablement fait que se promener bras dessus bras dessous dans un petit jardin, maintenant, toujours bras dessus bras dessous, s'entraînait dans une confusion totale et un épuisement corporel sur cette longue route insignifiante. »

En début d'après-midi, les pires craintes de Lanrezac sont confirmées par la nouvelle que les Allemands sont de l'autre côté de la Meuse en force et avancent vers Onhaye, à l'arrière de l'aile droite de la 5^e armée. Cette nouvelle, qui provenait du général Boutegourd, était une grossière exagération. Comme nous l'avons vu, à cette époque, seuls quelques bataillons allemands avaient traversé la rivière au nord d'Hastière. Une avance allemande dans cette direction posait d'énormes problèmes au 1^{er} corps en particulier, qui faisait face à l'ouest alors qu'il se préparait à attaquer la 2^e division d'infanterie de la Garde allemande au passage de leur front. Bien que Lanrezac ait refusé la demande de Franchet d'Esperey d'exécuter l'attaque, ses troupes ont manœuvré pour se mettre en position et sont maintenant menacées d'être prises à l'arrière en direction d'Onhaye. Vers 14h00, Lanrezac lui ordonne donc de renforcer immédiatement la 51^e division de réserve et, avec leur aide, de repousser les Allemands de l'autre côté de la Meuse.

Tard dans la soirée, Lanrezac avait une image assez claire de la situation générale. Il savait que le XVIII^e corps avait été impliqué dans de violents combats et avait subi des pertes considérables et que le III^e corps était en mauvais état et avait été forcé de battre en retraite rapidement après avoir été attaqué au milieu de l'après-midi. De plus, bien que Franchet d'Esperey ait rapporté que les forces ennemies qui avaient traversé la Meuse étaient plus petites que prévu et avaient été repoussées vers le fleuve, il n'y avait aucune garantie que les Allemands ne répéteraient pas la tentative avec plus de force le lendemain. Enfin, la chute de Namur est confirmée par

l'arrivée d'un groupe d'officiers belges qui s'étaient échappés de la ville juste avant que le dernier des forts n'ait capitulé. En l'absence de nouvelles de la 4^e armée, Lanrezac s'inquiète de plus en plus de la sécurité de son flanc droit le long de la Meuse et commence à hésiter à attendre leur arrivée. Il ignorait également que les Anglais avaient été en action toute la journée à Mons contre la 1^{ère} armée allemande et qu'après avoir brusquement arrêté l'ennemi, ils étaient sur le point de battre en retraite le lendemain. À 21h00, il décida de battre en retraite afin d'éviter que ses troupes ne soient piégées dans le saillant de la Sambre et de la Meuse. Des ordres ont été donnés pour que la retraite commence le lendemain matin, à partir de 3h00 du matin et se poursuive jusqu'à ce qu'ils atteignent la base du Saillant.